

Anarchisme, féminisme et la transformation du personnel



Léo Vidal

Note de l'auteur : *Texte d'une conférence donnée au Centre anarchiste de Gand (Belgique) en novembre 1996. J'ai choisi de publier ce texte après l'écho positif qu'il a reçu dans le milieu anarchiste, lors de cette conférence et sa publication en Belgique et aux Pays-bas. Depuis, j'ai développé une plus grande conscience de genre, donnant un poids plus important à ma place de dominant dans une société patriarcale.*

Avant de parler des thèmes concrets et des questions de cette soirée, je veux esquisser un cadre au sein duquel ces questionnements ont leur place. Il s'agit clairement d'un cadre anarchiste, antiautoritaire. Cela veut dire qu'il s'agit en premier lieu d'une approche politique de certains problèmes personnels et sociaux. Des problèmes qui demandent une réponse politique, même s'il peut s'agir de problèmes très personnels comme la sexualité, l'orientation sexuelle, l'identité sexuelle ou la jalousie. Je veux absolument éviter que ce genre de questionnements soit traité de façon uniquement personnelle ou thérapeutique sans tenir compte des déterminants sociaux, économiques et politiques de ces façons de vivre et des fonctions sociales, économiques et politiques qu'ont ces modèles de vie.

Avec Roger Dadoun, un psychanalyste libertaire, j'aimerais parler de la notion de culture libertaire. Traditionnellement et même actuellement, on associe l'anarchisme à un courant politique qui traite surtout de structures ou d'entités publiques et sociales comme l'Église, l'État, l'économie capitaliste, le fascisme ou plus récemment les mécanismes de destruction environnementaux. L'anarchisme est souvent une action et réaction critique antiautoritaire contre les différents mécanismes qui forment, norment et rendent non libre la vie quotidienne. L'anarchisme est souvent une lutte et une action contre ces mécanismes externes qui nous privent de liberté – les plus concrets sont les rapports autoritaires au sein de l'enseignement et du salariat, l'État puissant et son pouvoir répressif, la dictature de l'économie en tant que dimension de la vie... Je suis d'accord avec la nécessité et la crucialité de ces formes de lutte publiques et je désire surtout les enrichir avec ma propre démarche. En effet, trop souvent, l'anarchisme (tel que j'ai appris à le connaître) s'est limité à une lutte premièrement contre des mécanismes externes, deuxièmement contre des mécanismes

publics. Tout le monde peut s'imaginer le cliché du mec (!) anarchiste qui gueule et se bat contre les flics et les capitalistes mais, une fois à la maison, prend son journal libertaire, fume un joint et attend que sa copine ait cuisiné. Et qui, ensuite, parce qu'il a quand même envie de prendre son pied, force plus ou moins subtilement sa copine à baiser ou va trouver son plaisir ailleurs (parce qu'il est pour l'amour libre...).

J'espère que j'exagère mais je n'en suis pas certain. Je veux seulement illustrer à quel point il peut exister un grand clivage entre une attitude politique vis-à-vis de mécanismes de pouvoir publics et l'absence d'une attitude anarchiste vis-à-vis de mécanismes de pouvoir personnels.

J'ai l'impression que depuis les années soixante-dix un certain nombre de choses ont changé quant au public et au privé : le mouvement écolo montre les liens entre des habitudes de consommation individuelles et leurs conséquences au niveau global ; le mouvement de libération animale dénonce les liens entre consommation individuelle et des mécanismes de pouvoir spécistes ; le mouvement gay et lesbien a problématisé l'hétérosexisme et libéralisé l'homosexualité et, surtout, le mouvement féministe a entre autres problématisé la sphère du privé comme étant patriarcal.

De cette façon, l'anarchisme en tant que lutte et courant politique peut véritablement être une lutte totale qui n'est pas qu'économique, politique (au sens traditionnel) ou publique, mais également personnelle, sexuelle et psychique. Ou pour revenir à Roger Dadoun :

« Vœu fondamental de tout libertaire : que l'être humain puisse s'épanouir à la fois en tant que sujet individuel faisant le plein de son irréductible singularité, et en tant qu'être social exerçant la plénitude de ses compétences socio-politiques. »¹

Et une deuxième citation me rapproche du thème réel de cette soirée. Il s'agit d'une citation de Fernand Pelloutier, un anarcho-syndicaliste.

« L'anarchisme est tout simplement l'art de se cultiver et de cultiver les autres pour que les hommes [sic] puissent se gouverner et jouir eux-mêmes. (...) Nous sommes... des révoltés de toutes les heures, les hommes [sic] vraiment sans dieu, sans maître et sans patrie, les ennemis irréconciliables de tout despotisme, moral ou matériel, individuel ou collectif, c'est-à-dire des lois et des dictatures (y compris celle du prolétariat) et les amants passionnés de la culture de soi-même. »²

Et c'est en ça que je reconnais mon approche de l'anarchisme comme un travail permanent sur soi. Je parle de travail car je ne partage pas l'aspect joyeux de Pelloutier. Il s'agit pour moi en première instance d'une recherche pénible, permanente et persistante. Pas parce que je serais un pessimiste mais parce que nous sommes (à la base) peu de plus que le résultat, le produit, la réflexion de déterminismes biologiques, psychiques, sociaux, économiques, culturels. Et en tant que résultat ou réflexion d'un passé nous portons toujours avec nous ce passé : nos rapports souvent autoritaires avec père et mère, à l'école, avec les adultes, etc. Et non seulement portons-nous ces

1 « Les amants passionnés de la culture de soi-même » dans *la Culture libertaire*, Actes du colloque international, Grenoble, mars 1996, ACL, 1997.

2 Cité par Roger Dadoun dans « Les amants... »

mécanismes mais nous les reproduisons sur le plan personnel ou public et nous les passons aux enfants d'aujourd'hui. Nous devenons ainsi un modèle de comment il ne faut pas être. Y échapper est uniquement possible à travers une relation intense à soi-même et à ses habitudes, une prise de conscience de qui tu es et qui tu veux devenir. Je suis convaincu qu'une attitude de laisser-aller ne peut mener que vers des choses conservatrices. Car si on est convaincu que pour réaliser des changements sociaux, donc publics, il faut se battre durement contre les mécanismes actuels de pouvoir... pourquoi serait-ce différent concernant le personnel, donc le privé ? La façon de vivre l'amour, la sexualité, les relations, sa propre personne est profondément conditionnée socialement, économiquement et politiquement.

Nous vivons dans un patriarcat où le groupe des hommes opprime et exploite les femmes – et nous aussi, libertaires, y participons. Un patriarcat où la norme hétéro opprime d'autres orientations sexuelles et est à la base d'une catégorisation générale. Un patriarcat où la norme monogame maintient les femmes dans un état de dépendance vis-à-vis des hommes.

Nous les libertaires, ultra-gauches, autonomes, anarchistes ne sommes pas une exception. Notre mouvement est viril, hétéro, monogame et en général peu dynamique sur le plan personnel. J'y retrouve peu de réflexions ou de pratiques qui remettent en cause et luttent contre le patriarcat – le mécanisme de pouvoir par excellence de la sphère relationnelle/personnelle. Je ne vois pas de groupes d'hommes antipatriarcaux qui bossent sur les rapports de pouvoir, peu de dynamiques collectives de femmes afin de libérer les femmes de leur isolement et des habitudes opprimantes, peu de dynamique lesbienne ou gay, pas de groupe de soutien non monogame... En bref, beaucoup de résistance antiautoritaire traditionnelle, peu de résistance antipatriarcale.

L'anarchisme donc comme un travail permanent sur soi-même. Comme une recherche de nouveaux modèles de vie. Et pour cette recherche je trouve le plus de matériel valable dans le mouvement féministe. Ce sont en effet les différentes vagues féministes qui ont le plus remis en cause nos structures de vie personnelle. Par exemple, le conditionnement genré d'individues en genres opposés; la suprématie des hommes sur les femmes ; le conditionnement d'individues en hétérosexuelles ; le conditionnement des relations amoureuses (hétérosexuel, fidèle, inégalitaire, non libre, dépendant). En analysant le conditionnement politique de la sphère du relationnel/personnel, les féministes vont jusqu'à la racine du mécanisme de pouvoir patriarcal. Dès l'enfance les individus sont préparés à devenir des guerriers ou des nurses, à se développer psychiquement, émotionnellement, sexuellement de telle façon que le patriarcat soit ressenti comme normal voire naturel (!), à se sentir plus ou moins bien en tant que femme, homme, hétéro, monogame.

De cette façon nous, les hommes, perpétons l'oppression des femmes, et les structures de vie et de ressenti généraux. Et c'est aussi à travers une prise de conscience et une transformation active de la dimension politique du personnel que nous pouvons changer quelque chose à la base du mécanisme de pouvoir patriarcal.

Un anarchisme qui n'y travaille pas, qui néglige ce niveau est un anarchisme vide qui néglige d'arracher les racines des mauvaises herbes. Je voudrais donc plaider pour le développement d'un anarchaféminisme en tant que critique totale et déconstruction de notre réalité sociale. Une combinaison de la vision générale antiautoritaire de l'anarchisme avec la critique profonde du féminisme radical. Parce qu'avec le féminisme radical nous parlons quand même de la libération de plus de la moitié de la population mondiale qui a été opprimée de façon brutale et subtile depuis des siècles.

Une brève présentation d'une position féministe radicale :

« 1. Les femmes sont restées opprimées parce qu'elles sont isolées les unes des autres et parce qu'elles sont mises en couple avec des hommes dans des relations de domination et de soumission.

2. Les hommes ne libéreront pas les femmes ; les femmes doivent se libérer elles-mêmes. Cela est impossible si chaque femme tente de se libérer toute seule. Donc, les femmes doivent travailler ensemble sur un modèle d'aide mutuelle.

3. « La communauté des femmes est puissante », mais les femmes ne peuvent pas être sœurs si elles répètent les modèles masculins de domination et soumission.

4. De nouvelles formes organisationnelles doivent être développées. La forme primaire est le petit groupe sans chef ; les comportements les plus importants sont l'égalitarisme, l'entraide, et le partage des capacités et des connaissances. » (Ehrlich Carol, Socialisme, anarchisme et féminisme dans Quiet Rumours. An anarcha-feminist anthology. Dark Star, London)

et :

« Nous voulons rien de moins que la liberté complète – la révolution sexuelle-sociale. La destruction créative de la triple domination du patriarcat, de l'État et du capital. Comme si à cet instant l'anarchisme n'a pas d'autre choix que de devenir consciemment et activement féministe – et comme l'anarchaféminisme consiste en un féminisme consciemment anarchiste (ou de cesser d'exister ?). Ce que nous demandons n'est rien de moins qu'une révolution totale, dont les formes inventent un futur dénué d'inégalité, de domination et de manque de respect pour la variété individuelle – en bref, une révolution féministe-anarchiste. Je crois que les femmes ont toujours su comment aller dans la direction de la libération humaine ; il nous faut uniquement nous débarrasser des formes et maximes politiques mâles et nous concentrer sur notre propre analyse anarchiste de femme. » (Kornegger Peggy, Anarchisme : la connexion féministe. Zero Collective, Anarchism/Feminism dans Quiet Rumours, Dark Star, London)

Reste quand même le fait que je suis un homme. Que j'ai été éduqué, socialisé et fait un membre du groupe opprimant. Je reflète en tant qu'individu la domination mâle, que je le veuille ou pas. Je bénéficie de tous les avantages des hommes et de l'oppression quotidienne dans laquelle vivent les femmes. Et je participe quelquefois activement à l'oppression des femmes.

Si je veux essayer d'y changer quelque chose, je dois observer, déconstruire et reconstruire ma propre personne et les autres hommes. Évidemment, je suis un humain, un individu avec des sentiments, des pensées et des désirs mais il serait illusoire de ne pas me voir surtout en tant qu'individu masculin, c'est-à-dire quelqu'un qui a appris à être actif, à parler, à prendre des initiatives, à mener, à dominer...

Heureusement, pour une raison ou une autre je n'ai pas réussi à prendre sur moi

le rôle masculin de façon générale, ni à devenir un vrai mec. Je pense que ce sont des problèmes de nature personnelle, émotionnelle qui m'ont amené à réfléchir à des choses élémentaires comme la masculinité performante, la féminité passive, l'orientation sexuelle polarisée, la sexualité pénétrante, la domination et l'oppression. En bref, j'étais complexé et coincé en tant que gamin, me sentais mal dans mon rôle de mâle et j'ai essayé de trouver une issue. Et ma réflexion m'a aidé à comprendre certains mécanismes sociaux, conditionnements, rapports de pouvoir. Et récemment s'y est rajouté un fort ressenti. Un ressenti de la violence brute et subtile à laquelle sont confrontées les femmes. Un ressenti de certains mécanismes d'oppression des femmes. C'est comme une plaie ouverte, une sensibilité et une révolte contre les mecs et leurs modèles de vie masculins. Je perçois et ressens souvent à quel point les mecs prennent de la place, à quel point ils sont égocentriques.

Je ne crois pas être différent, ou avoir réussi à me transformer radicalement. Il s'agit d'une condition de base qui mène à la violence (psychique, émotionnelle, physique, sexuelle) et à l'infliction de souffrance (due à l'absence d'attention, de sensibilité, de soin et de générosité). Une condition de base implique qu'on ne peut pas s'en débarrasser, qu'on y est confronté de façon permanente et qu'il faut y travailler quotidiennement. Une critique de soi continue, donc.

Ce serait présomptueux de ma part de donner l'impression que ce chemin est le résultat de mes efforts uniquement. Je dois beaucoup aux femmes (féministes) en général et surtout à une parmi elles avec qui je vis une relation intense et enrichissante depuis trois ans. Cette relation est un laboratoire permanent de réflexions, mises en pratique, apprentissages... Merci à elle.

Afin de prendre conscience de mon oppression des femmes, et de lutter contre, j'entreprends les pas suivants que j'aimerais partager avec vous. Ce sont de possibles outils pour le changement du personnel, des mécanismes politiques contre le patriarcat, donc l'autoritaire. Ces cinq niveaux de travail vont du très personnel au public, sans exclusivité, sans priorité : la psychothérapie, l'égalité bisexuelle, les relations libres, la dynamique non mixte hommes, les initiatives mixtes.

Cet outil est évidemment le moins politique, et en général il est même considéré comme étant dépolitisant. Tu te mets à travailler à tes problèmes individuels, tu tentes de les résoudre sur le plan individuel en laissant de côté le niveau social et politique de « tes » problèmes. Pourtant j'ai remarqué – lors de mes brèves expériences psychothérapeutiques – qu'une thérapie peut avoir un effet bienfaisant, peut te faire comprendre et ressentir comment tu as grandi et pourquoi tu fonctionnes à ta manière spécifique et comment tu peux progressivement innover tes comportements. Je dis bien « innover » car normalement on ne fait que répéter éternellement ces mêmes mécanismes structurels qu'on a développés lors de notre petite enfance mais qui sont souvent (devenus) inadaptés et limités. Je vois la psychothérapie comme une analyse et déconstruction de tes mécanismes intérieurs afin d'apprendre de nouvelles techniques de vie qui te rendent capable de vivre de façon plus indépendante, libre, heureuse et stable.

Le problème actuel de la thérapie est néanmoins qu'il n'y a peu ou pas de

thérapeutes politiques ce qui fait qu'on est confronté à :

- 1/ des tarifs élevés qui ne sont pas adaptés à nos revenus ;
- 2/ des différences de fond importantes concernant par exemple l'orientation sexuelle, la construction genrée ;
- 3/ une pression conformante de la thérapie, les problèmes/choix d'ordre politique étant réduits à des problèmes/choix personnels.

Peut-être que le travail d'analystes tels que Dadoun, Lesage de la Haye ou Garnier peuvent apporter des réponses d'ordre psychologique et politique. Il semble rester beaucoup de travail, vu le degré élevé de masculinité des théories psychologiques en vigueur.

Quant aux féministes, il y a eu un fort mouvement combinant politique féministe à travail thérapeutique individuel ou collectif. Ce travail a permis de constater que les problèmes prétendus individuels étaient avant tout des vécus de femmes et donc directement liés à l'oppression permanente que vivent les femmes.

« Le but de parler de nos vies personnelles était de mettre en commun nos expériences, de découvrir des bases communes entre nous et de nous en servir comme point de départ d'analyse et d'action politique. » (Stevi Jackson et Sue Scott, « Sexual Skirmishes and Feminist Factions. Twenty Five Years of Debate on Women and Sexuality ». Dans : Feminism and sexuality. A reader. Stevi Jackson et Sue Scott (éd.), Edinburgh University Press, 1996.)

La thérapie comme outil politisant, donc.

En plus il me semble que le travail thérapeutique est un pas explicite vers le soin et l'amour de soi-même, ce qui est généralement tabou pour les femmes prises dans le système du sacrifice de soi altruiste et, de façon différente, pour ces couillus d'anarchistes durs et autonomes.

Cet outil sera probablement considéré par la plupart des gens comme fou et irréalisable car l'orientation sexuelle est perçue quasi automatiquement comme étant « naturelle » et interchangeable. On est tout simplement hétéro ou homo ou bi.

Pourtant, autant au niveau psycho-social que politique, on peut contester cette perception. L'humain me semble avant tout pan-érotique, pluriforme et pas spécialement fixé de nature. La dimension sexuelle, érotique et affective est dynamique et potentielle. La meilleure preuve est pour moi le choix lesbien des féministes des années soixante-dix-quatre-vingt. Des femmes se sont mises à réfléchir sur le féminisme, ont commencé à partager de plus en plus d'aspects de vie avec d'autres femmes et, évidemment, sont tombées amoureuses de femmes tandis qu'avant elles étaient exclusivement hétérosexuelles. Des hétérosexuelles sont devenues des lesbiennes ou des bisexuelles. Cela me prouve vraiment que l'orientation sexuelle est changeable, non fixée.

Mais pourquoi ? Pourquoi devrais-je essayer de changer mon orientation sexuelle ? Qu'y a-t-il de problématique ?

Ma critique la plus claire envers le phénomène d'orientation sexuelle hétérosexiste est que :

1/ il est limitant car il emprisonne les sentiments. En cela il me semble peu anarchiste ;

2/ il renforce le conditionnement genré.

L'existence des hétéros, des homos et même des bis dépend de l'existence des genres masculin et féminin. Une société libertaire est constituée idéalement d'individues qui se développent librement et qui « choisissent » librement dans une palette d'attitudes, de comportements, de sentiments, de pensées. Maintenant, une personne est faite homme ou femme selon certaines caractéristiques biologiques. Dans une société idéale, ce qui est perçu comme le sexe biologique aura aussi peu d'importance ou de pertinence que la couleur de peau, l'âge, la taille, le poids.

3/ il est une défense efficace du patriarcat.

De l'expérience de certaines femmes bisexuelles, il ressort que leurs rapports avec des femmes les rend plus puissantes dans les relations hétérosexuelles. Elles apprennent à percevoir leurs propres conditionnements et à y travailler (par exemple en prenant plus de place, en arrêtant de se sacrifier, en étant assertives au niveau de la communication...). Ce n'est pas pour rien que le féminisme a mené beaucoup de femmes vers une pratique lesbienne – le patriarcat implique qu'en tant que femme individuelle dans une relation avec un homme individuel on se trouve dans une structure de pouvoir inégalitaire.

Quant aux hommes, le chemin est évidemment autre. Développer des rapports tendres, amoureux, sexuels avec d'autres hommes peut faire comprendre à quel point leurs relations hétérosexuelles sont dominantes et inégales. L'égalité bisexuelle peut faire prendre conscience aux hommes que le sexisme est bien là et que les rapports entre hommes sont froids, superficiels et durs.

Mon plaidoyer pour une bisexualité recherchée va plus loin que le fait de baiser avec des femmes et des hommes. C'est une tentative de rendre les rapports avec femmes et hommes plus complets, variés et riches. Afin d'apprendre à détruire les rôles genrés. Afin de reconnaître, de déconstruire et de transformer les structures de pouvoir entre hommes et femmes. Vers la réelle liberté pour toutes.

Je suppose que cette idée est connue. Il s'agit de gérer de façon non possessive, non exclusive l'amour, le sentiment amoureux, la tendresse, l'intimité et la sexualité. Déjà au début du XIXe siècle des anarchistes promouvaient l'amour libre et après les années soixante-dix le thème est devenu populaire. Malheureusement l'amour libre était synonyme de baise phallocrate et d'accès libre aux femmes. Les hommes se donnaient la liberté de développer des relations avec d'autres femmes mais reconnaissaient rarement ce même droit pour « leurs » copines. C'est pourquoi il est important que la recherche de relations libres se fasse avec soin et sensibilité. Peu d'hommes sont capables spontanément de gérer cette liberté de façon positive – autant en ce qui concerne sa propre liberté que celle de sa partenaire. Car les relations libres impliquent qu'on apprenne :

1/ à gérer sa propre jalousie, possessivité, incertitude, peur d'abandon et à

réellement désirer de façon authentique et totale le bonheur, la liberté, le plaisir de sa partenaire ;

2/ à traiter de façon responsable les différentes personnes avec lesquelles on vit une histoire. Et ceci est beaucoup plus difficile qu'on peut penser. Cela implique qu'on prenne en considération les différents désirs et intérêts des autres et qu'on les traite avec soin et précaution.

Le lien entre relations libres et anarchisme est clair : il s'agit de renforcer et d'agrandir la liberté et l'indépendance mutuelle. Par contre le lien avec la lutte antipatriarcale l'est moins et je ne pense pas que les féministes en aient fait un point crucial.

Les relations libres brisent le mythe qu'on peut être et qu'on sera tout pour une partenaire et vice versa. Elles impliquent une certaine humilité et un certain réalisme. En tant qu'individu on peut signifier et offrir beaucoup mais d'autres le peuvent également. Les relations libres impliquent qu'on soit honnête et ouvert. Qu'on respecte la liberté de l'autre. Qu'on apprenne à gérer des conflits intérieurs et extérieurs. Il s'agit donc de développer une non-monogamie responsable.

Cet outil se situe beaucoup plus au niveau social ou collectif que les trois outils précédents. Un groupe d'hommes peut être un lieu où les hommes travaillent ensemble à leur conditionnement genré et à leur domination sur les femmes.

La première chose implique de prendre conscience à quel point on est masculin au lieu d'être individu. On apprend à partager des émotions, la tendresse, la tristesse, la douleur avec d'autres hommes. Ceci est rare car notre éducation nous apprend à être froid, distant et fort. Ce travail mène vers un enrichissement, un élargissement de la palette de comportements et d'attitudes. Il s'agit de se libérer de notre masculinité en tant que prison afin de devenir pleinement individu et d'apprendre de ce que les femmes sont traditionnellement : silencieuses, chaleureuses, affectueuses et précautionneuses. Apprendre à fermer sa gueule, à douter ouvertement, à écouter les autres, à déconstruire son égocentrisme, à être fragile.

Ceci doit mener à une deuxième phase, le travail anti-patriarcal. Il ne s'agit alors plus de libération du rôle genré mais de lutte des femmes versus sa position de mâle dominant. Apprendre à changer son égocentrisme et son insensibilité face aux autres. Prendre conscience des mécanismes patriarcaux à différents niveaux. Se familiariser avec la réflexion féministe. Abandonner son anti-féminisme primaire. Assumer la responsabilité de ses actes dominants afin de les changer radicalement.

Tout cela revient à rechercher d'autres pratiques d'hommes, c'est-à-dire des pratiques critiques et égalitaires. Vu mon expérience, il me semble de plus en plus nécessaire que les groupes hommes agissent sous tutelle de (groupes) féministes et qu'ils adoptent une politique de reddition de compte vis-à-vis de celles-ci.

Quant aux groupes femmes, une des meilleures preuves de leur utilité politique est la virulence des réactions des hommes. Dès que des femmes veulent s'organiser de façon indépendante, solidaire, autogérée et revendiquée, elles sont attaquées et accusées de mille « horreurs » (sexisme inversé, séparatisme, drague lesbienne...). Au fond les hommes ne supportent pas que les femmes puissent s'organiser, travailler,

s'amuser, baiser... sans eux. Les espaces femmes sont les centres autonomes et les squats autogérés du mouvement féministe. Et une des premières tâches des hommes qui veulent lutter contre le patriarcat est d'être publiquement solidaires de ces initiatives non mixtes féministes et des féministes en général.

Un groupe opprimant fera tout afin de diviser et régner. Tout mouvement de libération tente de rapprocher les opprimées afin de construire plus de puissance individuelle et collective. Ceci tient également pour les femmes.

En général ça revient à être alerte et conscient que le patriarcat se joue partout et quotidiennement. Les espaces politiques sont des espaces masculins autant au niveau du nombre que de la forme ou du contenu.

Un thème important est celui de la parole. Les femmes se font interrompre, leurs paroles ne sont pas respectées par les hommes lors de rencontres politiques. Souvent certains hommes sont considérés comme des autorités, ce sont rarement des femmes. La place des hommes est dans la solidarité, le silence, l'espace laissé. En négatif, quoi. Sinon on tombe rapidement dans des cercles vicieux où de nouveau les hommes vont poser leur marque sur ce qui se passe.

Des exemples d'outils de transformation politique pour des lieux alternatifs sont : créer un salon de thé au lieu d'un café ; proposer des groupes et musiques de femmes au lieu de hardcore superviril ; l'organisation de débats, soirées, fêtes antisexistes ; la publication de brochures et d'affiches critiques ; mettre à disposition des serviettes hygiéniques et pas seulement des préservatifs ; proposer des logements sur place pour celles qui ne veulent pas rentrer seules ; briser la gestion genrée des tâches...

Il me semble qu'en mixité, une des principales tâches en tant qu'homme est de briser la solidarité masculine, institution essentielle pour le maintien de la domination des hommes sur les femmes. Croire que tout est possible ensemble, en mixité, de façon égalitaire est illusoire et fait preuve de manque de conscience de la profonde emprise du patriarcat sur nos vies entières.

texte extrait du recueil

**Au-delà du personnel - Pour une Transformation politique du personnel,
textes rassemblés par Corinne Monnet et Léo Vidal, publié en 1997.**

on peut le télécharger sur <http://infokiosques.net/>

en même temps que le texte de Corinne Monnet

À propos d'autonomie, d'amitié sexuelle et d'hétérosexualité.

« Notre mouvement est viril, hétéro, monogame et en général peu dynamique sur le plan personnel. J'y retrouve peu de réflexions ou de pratiques qui remettent en cause et luttent contre le patriarcat – le mécanisme de pouvoir par excellence de la sphère relationnelle/personnelle. Je ne vois pas de groupes d'hommes antipatriarcaux qui bossent sur les rapports de pouvoir, peu de dynamiques collectives de femmes afin de libérer les femmes de leur isolement et des habitudes opprimantes, peu de dynamique lesbienne ou gay, pas de groupe de soutien non monogame... En bref, beaucoup de résistance antiautoritaire traditionnelle, peu de résistance antipatriarcale.

»

quelques pistes pour lutter, donc, contre cette "autre" domination qu'est le patriarcat... quand on est un mec.